

Le super délire du démantèlement de Superphénix

Il avait fallu 9 milliards d'euros pour construire le surgénérateur de Creys-Malville.

Il en faudra un ou deux de plus pour le "déconstruire". Un chantier extravagant que "Le Canard" a visité.

ENCORE un virage au milieu des champs de maïs, et le voilà : un énorme cylindre de béton, flanqué de bâtiments jaunes et défraîchis. Bienvenue à Superphénix, vieille gloire du nucléaire à l'arrêt depuis 1997, qu'EDF dépèce depuis douze ans, pièce par pièce. Alors, haut les cœurs ! Plus que vingt petites années pour aller au bout de ce chantier. Huit autres réacteurs français à l'arrêt sont à démanteler, mais, dans ce coin de l'Isère, Superphénix a un charme supplémentaire : outre son combustible à base de plutonium, il contient, quelques milliers de tonnes de sodium liquide. Ce métal à l'amusante propriété de s'enflammer au contact de l'air et d'exploser au contact de l'eau. Il faut vidanger « doucement, toouuuut doucement », explique la directrice du site, Véronique Bouilly, qui accompagne la visite du « Canard ». En 1994, la vidange du réacteur Rhapsodie, un petit surgénérateur expérimental, avait « doucement » conduit à l'explosion et provoqué la mort d'un technicien...

Charme désuet

Un portique à passer, et c'est parti pour la tournée du site dans le minibus des transports Segui. A gauche, des conteneurs de l'entreprise Marcepoil. A droite, des ouvriers aux tenues aussi bigarrées que les boîtes qui les emploient. En quelques minutes, on croise un T-shirt « Cardem », un coupe-vent « Fargas », une veste « Kaefer Wanner » et « tiens ! – un casque blanc « EDF ». Spécimen rare : EDF emploie moins de 100 salariés, contre 250 pour la vingtaine de sociétés sous-traitantes présentes.

Dans ce temple de la haute technologie, le visiteur s'attend à découvrir un



chantier sous cloche, aseptisé, grouillant de bonshommes en combinaison blanche. En fait, le site, construit en 1976, fleure bon les années Giscard avec ses tables en Formica dans la salle de surveillance, la moquette orange qui tapisse l'ascenseur et la cabine téléphonique à l'accueil.

Histoire d'eau

Retiré de la cuve, le combustible baigne, sur place, dans une piscine par 17 mètres de fond. « L'eau fait écran » et le bâtiment géant qui abrite cette piscine « n'est pas radioactif », assure

Véronique Bouilly. On peut s'y rincer l'œil ? « Pas possible. » L'opération transparente a ses limites...

Dix ans que l'on se gratte la tête, à EDF : que faire de ce mélange de plutonium et d'uranium, inutilisable dans les autres réacteurs ? Un seul « plein » de combustible de Superphénix a coûté environ 150 millions d'euros. « Ce n'est pas un déchet, on pourrait le reconditionner et l'utiliser ailleurs », assure Alain Ensuque, directeur du Ciden, le centre EDF chargé des démantèlements. Sauf que personne n'en veut. En attendant, le plu-

tonium fait trempette et refroidit lentement. « En toute sécurité », assure Alain Ensuque. En 2006, la piscine s'est juste un peu vidée : un étourdi avait ouvert une vanne. Rebelote en 2007 : encore une vanne oubliée. Incident de niveau 1 sur une échelle de 7, annonce à l'époque l'Autorité de sûreté nucléaire. Trois fois rien ?

Dans l'énorme cylindre de béton – 80 mètres de hauteur – qui abrite toujours la cuve en acier où battait le cœur du réacteur, c'est encore un autre casse-tête. « Enfer », a tagué un salarié sur la porte du monte-charge. Plaisantin, va... A l'étage des 35 mètres, tout le monde descend. « Mettez vos bouchons antibruit », hurle notre guide. De la passerelle, on voit des petites mains découper une pompe géante. Plus tard, dans quelques années, en combinaison de cosmonaute avec liaison radio, les ouvriers s'attaqueront à la cuve. « On fera ça en dernier, vers 2025 », explique Véronique Bouilly. Aucune raison de se presser : personne ne sait où enfouir ces déchets hautement radioactifs pour des centaines d'années. Le site de Bure, prévu pour jouer les catacombes nucléaires, n'ouvrira pas avant 2025, si tout va bien, ou plutôt si tout se passe comme prévu.

Histoire de cubes

La partie la plus folle du chantier est sans aucun doute la vidange du sodium. Les 5 000 tonnes de ce métal sont, depuis treize ans, chauffées en permanence à 180 °C pour être maintenues à l'état liquide. Ce qui coûte une fortune en... électricité. Et il faut le transformer en soude, au rythme de 5 tonnes par jour environ. Ce réjouissant exercice de chimie devrait durer encore deux ans.

La soude contaminée est ensuite coulée dans des cubes de béton « pas plus radioactifs que du granit », assure EDF. Mais il y en aura 37 000 de 1 mètre cube chacun. Qu'en fera-t-on ? Mystère. Dans un premier temps, ils seront stockés dans un immense bâtiment édifié sur place.

Même non contaminés, les déchets issus d'une installation nucléaire ne peuvent se balader dans la nature. « C'est tout le problème des démantèlements, explique la physicienne Monique Sené. On n'a rien prévu pour la déconstruction. Du coup, on avance à tâtons. » Voir à l'aveuglette... Mais avec, tout de même, à la fin du chantier, plus de 1 demi-million de tonnes de détritiques, selon l'estimation d'EDF... Qui se souviendra, dans dix, vingt ou cent ans, de l'origine des déchets abandonnés ici ou là ? Auteur d'un ouvrage sur Superphénix (1), l'anthropologue Christine Bergé n'en est toujours pas revenue, de cette anecdote qu'elle raconte au « Canard » : « EDF a mis des mois à retrouver le nom des architectes du site, et, à la fin, ils n'ont trouvé qu'un nom. C'est inquiétant, cette mémoire qui part. »

Le démantèlement coûtera 900 millions d'euros, estimait EDF... il y a dix ans. L'électricien ne fournit aucun chiffre aujourd'hui. Rassurant. Et si, un jour lointain, le site de Creys-Malville est vraiment rendu aux vaches et aux petits oiseaux, c'est qu'il y aura, quelque part ailleurs, un monceau de déchets encore radioactifs pour des siècles. Au prix fort, le problème aura été simplement... déplacé.

Isabelle Barré

(1) « Superphénix, déconstruction d'un mythe », éditions La Découverte, 2010.